

où vainqueurs et vaincus étaient également glorieux ! luttes pacifiques où l'on pouvait cueillir des lauriers sans les souiller de sang ! À ces souvenirs il me semblait que j'avais encore mon cœur de dix-huit ans, je me sentais animé d'une ardeur toute juvénile, et secouant le joug accablant des affaires, j'aurais rentré en lice pour combattre encore ces généreux combats.

De l'étude je passais à la récréation. Je me revoyais au milieu de mes condisciples, et je goûtais encore cette paix, cette union dans laquelle nous vivions tous sous le même toit. C'était le séjour de la joie. Là tous les fronts étaient sans nuage, toutes les figures s'épanouissaient au milieu des ris et des cris. Nos amusements étaient simples, mais pleins d'entrain et de gaieté. Au premier retour du printemps, nous nous précipitions dans nos cours, comme des agneaux bondissants à travers la prairie, et nos jeux bruyants faisaient retentir au loin tous les échos d'alentour. Je me figurais encore une de ces gigantesques parties de crosse, où l'ardeur de la victoire faisait palpiter nos cœurs. J'entendais les cris des combattants, la voix des chefs excitant les plus lâches, ranimant les plus courageux, puis enfin les *hourras*, les cris de joie, quand la victoire s'était décidée pour un parti.

Quand l'hiver nous ramenait dans nos salles, les jeux bruyants faisaient place à des amusements plus paisibles, à des rondes folâtres, à de joyeuses chansons, à ces causeries d'écolier, où l'on voit se succéder comme un feu roulant les bons mots et les tours de malice. Tous les soucis étaient noyés au milieu de la joie folle qui nous transportait.

Parmi tous les lieux que la pensée me faisait revoir après une longue absence, comment pouvais-je oublier le pieux sanctuaire où j'avais prié tant de fois. Oh ! j'avais perdu cette âme pure et candide, qui se laissait enivrer par les délices de la foi ; que la pompe du culte et les chants religieux ravissaient d'admiration, qui trouvait des moments d'ineffable bonheur, dans ces jours où Dieu lui-même vient s'unir à nous pour nous combler de ses grâces ; mais ces souvenirs faisaient encore éprouver à mon cœur de délicieuses émotions.

Je me rappelais encore ces fêtes jetées en notre vie toujours un peu monotone du collège comme de riantes oasis sur la plaine uniforme du désert. C'était Noël avec sa nuit pleine de lumière, avec ses chants tendres et naïfs, qui nous invitent au berceau de Jésus-Enfant. C'était le jour de l'An, qui nous rappelait les joies les plus douces du foyer domestique. C'était Pâques que l'on voyait s'avancer avec le printemps, chassant les frimas de l'hiver, et bannissant la tristesse par son joyeux *alleluia* ; enfin dans la saison des fleurs, c'était la Fête-Dieu, qui nous faisait voir le Roi de la Nature quittant son sanctuaire pour visiter processionnellement la campagne et y répandre ses dons.

Puis venaient à différents intervalles les fêtes du Supérieur, du Directeur, des fondateurs de la maison. Tout était prodigué pour rendre ces jours délicieux. C'était un tel mélange d'amusements, de chants, de musique religieuse et profane, d'exercices littéraires ; une telle profusion de douces choses et pour l'esprit et pour le corps, que nous en étions vraiment enivrés. Et la fête se couronnait le soir par une illumination, par des feux de joie, qui nous ramenaient le jour au milieu de la nuit. N'était-ce pas merveilleux ? Ces fêtes ne nous laissaient qu'un regret, celui de les voir s'écouler

si vite : qu'elles étaient différentes de ces fêtes du monde plus bruyantes, plus pompeuses, mais qui ne laissent dans l'âme que le dégoût et l'ennui, quand ce n'est pas le remords !

Enfin pour couronner l'année toute antière, venait la fête par excellence, le grand jour qui apportait les vacances, le jour de triomphe pour les heureux lauréats du travail. Pendant plusieurs mois, ce jour était le pôle vers lequel se concentraient toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos espérances. Et quand luisait cette aurore, si longtemps attendue, comme toutes les figures étaient riantes et vermeilles, comme on parlait joyeux et légers pour revoir le toit paternel ! Et quel doux moments pour l'écolier que celui du retour au sein de la famille. Comme le cœur bat avec violence, quand vous voyez une mère vous tendre les bras, des frères et des sœurs, se presser à l'envie pour avoir votre premier baiser, et jusqu'au vieux chien du logis qui lui aussi par ses caresses veut fêter votre retour !.....

Je pensais à toutes ces choses, et faisant un retour sur moi-même, je redisais avec une tristesse profonde : " O douces émotions du premier âge, fleurs du printemps de la vie, poésie de l'âme tendre et naïve encore, vous n'êtes plus pour moi que des souvenirs ; vous avez disparu avec ces vives et fraîches couleurs, qui brillaient sur ma figure d'enfant. Oh ! mon printemps est passé sans retour, il ne me reste plus que l'hiver de la vie avec ses jours froids et sombres !....." Je parlais ainsi, et il me semblait que des soupirs s'échappaient de ma poitrine, que des larmes coulaient de mes yeux..... Soudain, je m'éveillai, je promennai mes regards autour de moi... Je me trouvais dans une vaste chambre, une lampe répandait une lueur pâle et douteuse sur les objets qui m'environnaient ; je voyais une longue file de lits rangés à la suite du mien, j'entendais de divers points de la salle le ronflement sourd et cadencé de plusieurs dormeurs ; je reconnus le dortoir..... J'étais encore au collège ; je possédais encore mon bonheur d'écolier, je pouvais jouir dans toute leur réalité de ces biens que je croyais perdus pour jamais. Cette pensée, me soulagea, comme si l'on m'eût enlevé un poids énorme de dessus la poitrine, et il me sembla que je vivais d'une vie nouvelle.

Oui, ces images du passé n'étaient qu'un rêve ; je puis encore être heureux, je possède encore toutes ces joies qu'une illusion passagère m'avait enlevée, et mieux que jamais j'en savoure toute la douceur, de même que l'on chérit avec plus de tendresse, un ami que l'on revoit après une longue absence. Mais hélas ! les plus belles choses ont le pire destin. Les années, les mois, les semaines s'écoulent, et je vois m'échapper les restes de ce bonheur ; je vois s'envoler une à une toutes les journées de cette vie sercine, comme on voit tomber les feuilles d'une rose que l'on froisse dans sa main. En vain je veux me rejeter en arrière, il faut marcher, il faut courir vers le terme du chemin, où je verrai disparaître pour jamais dans l'abîme du passé la dernière de mes plus belles années. Bientôt va sonner l'heure, où il me faudra dire adieu à tout ce qui m'est cher dans cette maison, et porter mes pas, loin, bien loin peut-être, de cet asile où j'ai passé le meilleur temps de ma vie. Mais j'en atteste le sentiment le plus cher à mon cœur, le sentiment de la reconnaissance, les souvenirs du collège resteront gravés dans mon âme. Oui, je veux conserver ce doux trésor, ces gages précieux de mon